

Le livre de l'Apocalypse ⁽¹⁾

La critique historique et linguistique de la Bible, l'étude de l'âge, de l'origine et de la valeur historique des différents écrits qui composent l'Ancien et le Nouveau Testament, est une science qui n'est connue de presque personne dans ce pays, hormis quelques théologiens libéraux qui tentent de la tenir aussi secrète que possible[...]

Prenons par exemple notre livre de l'Apocalypse dont nous verrons que, loin d'être le plus obscur et le plus mystérieux, il est le plus simple et le plus clair de tout le Nouveau Testament. Pour l'instant, nous devons demander au lecteur de croire ce que nous allons démontrer peu à peu : qu'il a été écrit en 68 ou en janvier 69 de notre ère et qu'il est donc non seulement le seul livre du Nouveau Testament dont la date est vraiment assurée, mais encore le livre le plus ancien de ce Testament. Nous y voyons, comme dans un miroir la physionomie du christianisme en 68.

En premier lieu, des sectes et encore des sectes. Dans les lettres aux sept Eglises d'Asie, trois sectes pour le moins sont mentionnées, dont nous ne savons rien de plus : les Nicolaites, les Balaamites, et les sectateurs d'une femme symbolisée ici par le nom de Jézabel. On prétend que ces trois sectes permettaient à leurs adhérents de manger ce qu'ils sacrifiaient aux idoles et qu'ils s'adonnaient à la débauche. C'est un fait remarquable qu'à chaque grand mouvement révolutionnaire la question de « l'amour libre » apparaît au premier plan ; pour une partie des hommes, c'est un progrès révolutionnaire, le rejet de vieilles chaînes traditionnelles qui n'ont plus aucune nécessité, pour d'autres une doctrine bienvenue, très commode pour couvrir toutes sortes de dérèglements entre homme et femme. Ces derniers, c'est-à-dire les philistins, semblent ici avoir bientôt pris le dessus ; car la « fornication » est toujours mise en corrélation avec le fait de manger « le produit des sacrifices faits aux idoles », pratique sévèrement interdite aux Juifs et aux Chrétiens, mais qu'il pouvait être parfois dangereux ou au moins désagréable de refuser d'accomplir. Cela montre à l'évidence que les sectateurs de l'amour libre dont on parle ici, s'efforçaient en général d'être les amis de tous, et qu'ils n'avaient rien moins que l'étoffe de martyrs.

Comme tous les autres grands mouvements révolutionnaires, le christianisme est l'œuvre des masses. Il est né d'une manière qui nous échappe totalement, en Palestine, à une époque où sectes nouvelles, religions nouvelles, prophètes nouveaux surgissaient par centaines. De fait, il ne s'agit que d'un phénomène moyen, né spontanément des frictions réciproques des plus progressistes de ces sectes, qui se transforma ensuite en une doctrine, par l'adjonction de théorèmes du Juif alexandrin Philon et plus tard par de fortes infiltrations stoïciennes. Si, en effet, à considérer la doctrine, on peut appeler Philon le père du christianisme, Sénèque fut son oncle. Des paragraphes entiers du Nouveau Testament semblent recopiés presque mot pour mot de ses œuvres ; d'autre part on peut trouver dans les satires de Persius des paragraphes qui paraissent empruntés au Nouveau Testament, qui n'était pas encore écrit à l'époque. De tous ces éléments qui concernent la

doctrine, il n'y a pas trace dans notre livre de l'Apocalypse. Nous y trouvons le christianisme sous la forme la plus primitive où il nous ait été conservé. On n'y trouve souligné qu'un seul point de dogme : les croyants ont été sauvés par le sacrifice du Christ. Mais comment et pourquoi, c'est parfaitement inexplicable. Ce n'est là rien d'autre que la vieille idée juive et païenne qu'on peut se concilier Dieu et les Dieux par des sacrifices, transformée en cette idée spécifiquement chrétienne (qui fit effectivement du christianisme une religion universelle) que la mort du Christ est le grand sacrifice, suffisant une fois pour toutes.

Du péché originel pas de trace. Rien sur la Trinité. Jésus est « l'Agneau », mais subordonné à Dieu. Il est effectivement mis dans un paragraphe (15,3) sur le même plan que Moïse. Au lieu d'un esprit saint unique, il y a « les sept esprits de Dieu » (3,1 et 4,5) . Les saints assassinés (les martyrs) appellent Dieu à les venger : « Jusques à quand, ô Maître saint et véritable, différeras-tu de juger et venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? » (6,10) - un tel sentiment a été plus tard soigneusement éliminé du code de morale théorique du christianisme, mais a été appliqué dans la pratique avec d'autant plus de violence, dès que les chrétiens prirent le dessus sur les païens.

De par nature le christianisme ne représente qu'une secte du judaïsme. Ainsi dans les épîtres aux sept Eglises : « Je connais le sacrilège de ceux qui se disent Juifs » (non chrétiens) « et qui ne le sont pas, mais sont une synagogue de Satan » (2,9) ; et encore (3,9) « je te livre quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan qui se prétendent Juifs et qui ne le sont pas ». Notre auteur n'avait pas la moindre idée, en 69 de notre ère, qu'il représentait une étape nouvelle de l'évolution religieuse, destinée à devenir l'un des éléments essentiels de la révolution. Aussi, lorsque les saints paraissent devant le trône de Dieu, ce sont d'abord 144 000 Juifs qui défilent, 12 000 de chacune des douze tribus, et ce n'est qu'après eux que sont introduits les païens qui adhèrent à cette nouvelle phase du judaïsme.

Voilà quel était l'aspect du christianisme en 68, tel que le décrit le livre le plus ancien du Nouveau Testament et le seul dont l'authenticité ne puisse être mise en doute. Nous ne savons pas qui était l'auteur. Il ne se donne même pas pour « l'apôtre » Jean, car dans les fondations de la « nouvelle Jérusalem » sont enfermés « les noms des douze apôtre de l'Agneau » (21,14). Il fallait donc qu'ils fussent déjà morts, quand il écrivit le livre. Il était Juif, cela ressort clairement des hébraïsmes abondants de son grec qui fourmille d'incorrections grammaticales plus encore que les autres livres du Nouveau Testament. Au cas où cela ne serait pas déjà prouvé par les doctrines tout à fait contradictoires qu'ils contiennent, la langue montre à l'évidence que l' « Evangile de Jean », les épîtres de Jean et ce livre ont au moins trois auteurs différents.

Les visions apocalyptiques qui sont la matière de presque toute la Révélation, sont dans la plupart des cas empruntées mot pour mot aux prophètes classiques de l'Ancien Testament et à leurs imitateurs postérieurs -, à commencer par le livre de Daniel (environ 190 avant notre ère, qui prophétisait des événements survenus plusieurs siècles auparavant), pour finir par le « livre d'Enoch », ouvrage apocryphe en langue grecque, écrit peu avant le commencement de notre ère.

L'affabulation originelle, même l'enchaînement des visions plagiées est extrêmement pauvre. Le professeur Ferdinand Benary fit à l'université de Berlin en 1841 une série de cours auxquels j'emprunte ce qui suit, et dans lesquels il démontrait chapitre par chapitre et vers par vers, où notre auteur avait pris chacune de ses prétendues visions. Il est donc inutile de suivre notre « Jean » dans toutes ses sottises inventions. Mieux vaut en venir tout de suite au point qui dévoile le secret d'un livre en tout cas remarquable.

En contradiction totale avec tous ses commentateurs orthodoxes qui attendent tous que ses prophéties se réalisent encore, après plus de mille huit cents ans, « Jean » ne cesse jamais de dire : « Les temps sont proches, tout ceci arrivera sous peu ». Et cela concerne particulièrement la crise qu'il prédit et à laquelle, de toute évidence, il espère assister.

Cette crise est le grand combat décisif entre Dieu et « l'Antéchrist », comme d'autres l'ont nommé. Les chapitres décisifs sont les chapitres 13 et 17. Laissons de côté les enjolivements inutiles : « Jean » voit sortir de la mer une bête qui a sept têtes et dix cornes (les cornes ne nous intéressent pas). « L'une de ses têtes paraissait blessée à mort ; mais cette blessure mortelle guérit ». Cette bête devait régner en maître sur la terre, contre Dieu et l'Agneau, pendant quarante-deux mois (la moitié des sept années saintes) et tous les hommes devaient être contraints pendant ce temps de porter le signe de cet animal ou le nombre de son nom, à la main droite ou au front. *« Voici la sagesse. Que celui qui est intelligent calcule le nombre de la Bête ; car c'est un nombre d'homme et son nombre est six cent soixante six. »*

Au deuxième siècle, Irénée savait encore que la tête blessée et guérie désignait l'empereur Néron. Néron fut le premier grand persécuteur des chrétiens. A sa mort se répandit, particulièrement en Achaïe et en Asie, le bruit qu'il n'était pas mort mais blessé seulement, et qu'il reparaîtrait un jour et répandrait la terreur sur le monde entier (Tacite, Hist. 11-8)*. En même temps, Irénée connaissait une autre version, d'après laquelle le nom donnait le nombre 616 eu lieu de 666.

Au chapitre 17 l'animal aux sept têtes reparaît, chevauché cette fois par la femme écarlate bien connue dont le lecteur peut trouver lui-même dans le livre la description complaisante. Un ange y déclare à Jean :

« La Bête que tu as vue a existé et elle n'est plus... Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Elles sont aussi sept rois. Cinq sont tombés, il en reste un, et l'autre n'est pas encore venu. Quand il sera venu, il ne doit rester que peu de temps. Et la Bête qui n'était et qui n'est plus, est elle-même le huitième et elle est au nombre des sept... Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui règne sur les rois de la terre. »

Ce passage nous fournit deux indications claires : 1. la dame écarlate est Rome, la grande cité qui règne sur les rois du monde ; 2. à l'époque où le livre est écrit, règne le sixième empereur romain, après lui viendra un autre qui régnera peu de temps, ensuite aura lieu le retour de l'un, qui est « un des sept », qui a été blessé, mais guéri, dont le nombre mystérieux renferme le nom et dont Irénée savait encore que c'était Néron.

Si nous commençons par Auguste, nous avons Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron, qui était le cinquième. Le sixième, celui qui

existe, c'est Galba, dont l'accession au trône fut, particulièrement en Gaule, le signal d'un soulèvement des légions, dirigé par Othon, successeur de Galba. Notre livre doit donc avoir été écrit sous le règne de Galba, qui régna du 9 juin 68 au 15 janvier 69. Il prédit le retour de Néron comme imminent.

Mais maintenant la preuve définitive - le nombre. Celui-ci fut découvert aussi par Ferdinand Benary et depuis personne dans le monde scientifique n'a contesté cette découverte.

Environ trois cents ans avant notre ère, les Juifs se mirent à utiliser leurs lettres comme symboles des nombres. Les rabbins adonnés à la spéculation, y voyaient une méthode d'interprétation mystique, la kabbale. On exprimait des mots mystérieux par le nombre résultant de l'addition de la valeur numérique des lettres qu'ils contenaient. Ils appelèrent cette science nouvelle Ghematria, géométrie. C'est précisément cette science qu'utilise ici notre « Jean ». Nous avons à démontrer : 1. que le nombre contient le nom d'un homme et ce nom est Néron et 2. que la solution est valable aussi bien pour la version 666 que pour la version aussi ancienne qui donne 616. Prenons les lettres hébraïques et leurs valeurs :

(nun)	n	=	50
(resch)	r	=	200
(vau) pour	o	=	6
(nun)	n	=	50
(koph)	k(q)	=	100
(samech)	s	=	60
(resch)	r	=	200

Neron Kesar, l'empereur Néron, en grec Nêron Kaisar. Si donc, au lieu d'employer l'orthographe grecque, nous transposons le latin Nero Caesar en caractères hébreux, le nun à la fin de Neron disparaît et avec lui la valeur 50. Nous aboutissons ainsi à l'autre ancienne leçon, 616, et la démonstration est aussi parfaite qu'on peut le souhaiter.**

Ainsi le contenu de ce livre mystérieux est parfaitement clair pour nous. « Jean » prédit le retour de Néron environ pour l'année 70 et prédit qu'il fera régner la terreur pendant quarante deux mois, c'est-à-dire mille deux cent soixante jours. Après ce temps Dieu apparaîtra, vaincra l'Antéchrist, détruira par le feu la grande métropole et enchaînera le diable pour un millénaire. L'empire millénaire commencera, et coëtera. Tout cela a perdu aujourd'hui toute signification, sauf pour des simples d'esprit qui voudraient essayer encore de calculer le jour du Jugement dernier. Cependant comme tableau authentique d'un christianisme presque primitif dessiné par l'un de ses membres, ce livre a plus de valeur que tous les autres livres du Nouveau Testament pris ensemble.

(1) Paru pour la première fois en anglais dans *Progress*, vol.II, Londres, 1883, pp. 112-116

* On lit dans Tacite : *A la même époque, l'Achaïe et l'Asie furent la proie d'une terreur sans fondement comme si Néron revenait, car de multiples rumeurs concernaient sa mort et beaucoup inventaient une fable et croyaient qu'il vivait encore.*

** L'orthographe ci-dessus, aussi bien avec que sans le deuxième noun, correspond à l'orthographe du Talmud et est donc authentique (F.E.)